

56. LE CHÂTEAU ROND DE LA MER ROUGE.⁴

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi, sa femme et leur enfant, un petit garçon.

Le roi dit, un jour, à sa femme: "Je vas au ourd'hui visiter mes parterres, dans ma forêt. Viens-tu avec moi?" — "Oui, allons-y en voiture!"

Le long du chemin, dans la forêt, c'qu'ils voient à terre? Une petite serviette blanche. Le roi dit à la reine: "Je débarque pour la ramasser." — "Mon mari! ne touche pas à cette serviette. Il ne faut

¹ I.e., quel châtement lui infliges-tu.

² I.e., orgue de Barbarie.

³ Exclamation dont le sens vague se rapproche ici de "qui sait!"

⁴ Recueilli en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, d'Achille Fournier. Ce conte vient d'un Canadien de la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à qui Fournier l'entendit réciter, il y a plus de cinq ans. Ici le conteur ajouta: "Si j'avais cru devoir vous donner ces contes par écrit, j'en aurais bien appris deux mille. Rien ne m'était plus facile, et j'en ai tant entendu conter!"

pas ramasser ce qu'on trouve dans le chemin."—"Bien! si la serviette est encore là quand nous repasserons, je la ramasserai."

En s'en revenant, le roi voit la serviette à la même place, le long du chemin. Il *débarque* de sa voiture et la ramasse. Qu'est-ce qui sort de sous la serviette? Une vieille fée galeuse. "Tiens! dit la fée, je viens d'arracher les deux yeux à ta femme, que tu vas chasser pour toujours dans la forêt, pour m'épouser à sa place." En pleurant à tue-tête la reine part avec son petit garçon dans la forêt, pour ne plus jamais remettre les pieds au château du roi, qui est bien forcé d'épouser la sorcière.

Une fois son enfant devenu *grandette*,¹ la femme aveugle l'envoie au château du roi. En rencontrant le roi, le garçon dit: "Bonjour! je viens vous trouver, *poupa*."—"Mon petit garçon! tu vas rester avec nous, *d'c'heure*. Tu m'as l'air pas mal fin." La belle-mère le regarde de travers, sans rien dire.

Quelques jours après, la femme dit au roi: "Ton petit gars passe son temps à se vanter. Il a dit qu'il était capable d'aller chercher le château au fond de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau." Le roi dit: "Mon garçon! tu t'es vanté [de pouvoir] aller chercher le château de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau? Tu vas y aller!"—"Poupa! je ne m'en suis pas vanté. Mais j'irai *ben*, s'il faut y aller." Et il part avec un petit sac de provisions sur son dos, le pauvre petit gars!

Le voilà qui arrive à une petite cabane de branches, dans les bois. Pan, pan, pan! à la porte. "Entrez!" C'est une grande fée effrayante, à qui le feu sort par la bouche, qui ouvre la porte. "Mon petit gars, tu as l'air à avoir peur de moi?"—"Oui, j'ai pas mal peur."—"Où c'que tu vas donc, mon petit garçon?"—"Je m'en vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. Etes-vous capable de me dire où il est, vous?" Elle répond: "Non, je ne suis pas capable de te le dire. Mais j'ai deux de mes sœurs qui restent plus loin, dans la forêt. Quand tu arriveras chez la première, demande-lui où est l'autre."—"Merci, grand'mère!" Le garçon part, marche encore une journée, et arrive chez la fée, vers le soir. Cette fée est encore plus affreuse que sa sœur, et le feu lui sort long comme le bras de la bouche. Le petit garçon n'ose pas même approcher de sa cabane. "Mon petit gars! elle dit, tu as l'air à avoir peur?"—"Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur de vous. Vous êtes assez effrayante, avec ce feu qui vous sort de la bouche."—"N'aie pas peur! Je ne te ferai pas de mal. Mais dis-moi ce que tu cherches."—"Je cherche le château qui est à mille brasses d'eau, dans la mer Rouge." La fée répond: "Bien! j'ai une de mes sœurs qui reste plus loin, dans la forêt. Vas-y! et elle t'enseignera où est le châ-

¹ I.e., passablement grande.

teau rond de la mer Rouge." Il repart dans le chemin qu'elle lui enseigne, marche toute la journée et arrive, vers le soir, à une petite cabane de branches. Là vivait la troisième fée, la plus abominable de toutes. "Mon petit gars! tu n'oses pas approcher de ma cabane? Tu as peur?" — "Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur." — "Que cherches-tu, ici?" — "Etes-vous capable de m'enseigner où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge?" — "C'est ce qu'on va voir! répond la sorcière. Le roi des poissons va venir ici, *beto*,¹ et je vas lui demander où est le château." La fée va dehors crier: "Roi des poissons, roi des poissons!" Et au roi des poissons qui arrive, elle demande: "Sais-tu où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge? L'as-tu jamais vu?" — "Oui, je l'ai vu, répond le roi des poissons; c'est là-bas, tout *dret*, au *tapon*² clair qu'on voit au fond de l'eau." La fée dit au petit garçon: "Tiens! tu vas prendre ma petite chaloupe à deux rames et tu vas te rendre là, tout *dret*." — "Merci, grand'mère!"

Le garçon commence à ramer vers le *tapon* clair. Le voilà qui arrive droit au château, *accoste sa* petite chaloupe à *ras*,³ et aperçoit trois princesses, au deuxième étage du château. "Mon petit jeune homme! disent-elles, où vas-tu?" — "Je vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. C'est-*i icite*?" — "Oui, c'est *icite*." Quand il approche, elles disent: "Bien! mon petit garçon, nous allons t'aider à monter ici." Lui jetant des *cordages*, elles lui disent: "Attache-toi le pied!" Et, tirant toutes les trois à l'autre bout de la corde, elles le montent à elles, les pieds en l'air et la tête en bas. Rendu en haut, elles lui demandent ensemble toutes les trois: "Voyons! laquelle de nous veux-tu épouser?" Il y en avait une de quinze ans, une de vingt ans et une de vingt-cinq ans. C'est à celle⁴ de quinze ans qu'il se marie.

Le soir, quand il se couche, c'qu'il voit dans la chambre d'à côté? Trois lumières. Il demande à sa princesse: "Qu'est-ce que ça veut dire, ces trois lumières?" — "Bien, mon cher petit mari, ça me coûte de te le dire." — "Mais pourquoi donc?" — "Je vas te le dire; mais prends bien garde de 'me déclarer.' Ces deux lumières, ce sont des *ciarges*.⁵ Ils sont la vie de mes sœurs; si tu tuais⁶ ces deux lumières, mes sœurs tomberaient raide mortes." — "Et l'autre lumière?" — "C'est la vie de la vieille fée galeuse, qui est mariée au roi. Dans un plat, sur la table, sont les deux yeux qu'elle a arrachés à la princesse du roi. Si tu tuais cette chandelle, la vieille fée galeuse tomberait raide morte."

¹ Bientôt.

² I.e., tout près.

³ Fournier disait: "... la celle de..."

⁴ Cierges.

⁵ I.e., une tache, un point.

⁶ Éteignais.

Pendant la nuit, le jeune homme se lève et va tuer deux lumières, les sœurs de sa princesse. Puis il s'en revient se coucher tranquillement. C'qu'il aperçoit, au-dessus de son lit, le lendemain matin? Une poignée avec des cordes. "Dis-moi donc, ma femme, ce que ça veut dire?" — "Mon cher mari, tu n'aurais qu'à tirer *sur* ces poignées pour te trouver transporté à la porte du château du roi et de la vieille fée galeuse."

En se levant, la princesse va voir aux lumières, et trouve ses deux sœurs mortes. "Ah, mon cher mari, tu as tué mes sœurs?" — "Oui, ma femme! Si je ne les avais pas *eu* tuées, c'eût été mon malheur. ¹ *A'ct'heure*, j'en suis débarrassé."

Comme le jeune homme va tirer *sur* les poignées en se souhaitant transporté avec le château rond à la porte du château de son père, la vieille fée galeuse se met à se plaindre en disant: "Ah, que je suis malade, mon mari! Mon *Gieu!*² que j'ai mal au ventre!" — "Mais, dit le roi, qu'as-tu donc, ma femme?" — "Ah, que je suis donc malade, Seigneur!" Le jeune homme entre et dit: "Tiens, ma vieille 'possédée!' C'est toi qui as arraché les deux yeux de ma mère en l'envoyant pour toujours dans la forêt. Aujourd'hui, j'ai ta vie dans ma main. Tu vas mourir." Il tue le cerge, et la fée tombe raide morte. "Mais, mon petit garçon, dit le roi, qu'as-tu fait là?" — "*Poupa*, aimez-vous mieux cette vieille fée galeuse que votre femme, une princesse? Venez avec moi, dans la forêt, chercher ma mère aveugle, pour la ramener." Tous les deux, ils s'en vont en voiture dans la forêt et arrivent à l'endroit où la princesse aveugle vit seule, dans une cabane. A sa mère le jeune homme remet les deux yeux qu'il a pris chez la fée; et voilà qu'elle recouvre la vue. Le roi la *pogne* par le cou et l'embrasse; vous pouvez bien vous l'imaginer elle était autrement plus belle que la vieille fée galeuse!

Revenus ensemble au château, le petit prince vécut toujours heureux avec la petite princesse du château rond de la mer Rouge, et le roi, avec sa femme. Prenez-en ma parole! Il n'eut jamais l'idée, depuis, de ramasser les serviettes, le long du chemin.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

CONTES POPULAIRES CANADIENS (*troisième série*).

(a) CONTES DE LA BEUCE.

PAR EVELYN BOLDUC.

79.¹ LA FÉE DE LA MER VERTE.²

IL est bon de vous dire qu'il y avait, une fois, un vieillard bien pauvre. Il avait une femme et quatre enfants, et pas de moyens.

Une bonne nuit, le feu prend et brûle toute la maison. Le vieillard de se lamenter: "Qu'allons-nous faire à présent, bonne-femme? Il ne nous reste rien; qu'allons-nous faire?" Les voilà qui partent tous ensemble; ils marchent, marchent, marchent.

Au bout du chemin, qu'est-ce qu'ils voient? Une petite maison. Cognent à la porte: pan, pan! Pas de réponse. Ils entrent et ne trouvent personne en dedans. "Ah bien! ma femme, nous allons toujours coucher ici." Le lendemain matin, ils se lèvent, cherchent partout le maître de la maison; pas un chat! "Ecoute un peu, ma femme, nous allons rester ici jusqu'à ce que le propriétaire revienne. Mais faisons bien attention de ne rien briser." *Comme de fait*, ils restent là tous ensemble et ils cultivent la terre, bien heureux, bien contents, pendant trois ans.

Un beau matin, qui est-ce qui arrive? Le fils du roi. "Bonjour, monsieur!" — "Bonjour, monsieur!" — Voulez-vous bien me dire qu'est-ce que vous faites sur ma *propriétaire*?"³ — "Ah! mon bon monsieur, ne me faites pas de trouble. Je suis un pauvre homme, ma maison a brûlé, et je suis venu me sauver ici." — "Savez-vous bien qui je suis? Je suis le fils du roi." — "Ah! monsieur le roi, vous êtes riche, ayez pitié du pauvre monde!"

Parmi ses quatre enfants, le vieillard avait une belle petite fille de douze ans, fine comme une mouche. En la voyant, le fils du roi dit: "Si vous voulez me donner votre petite fille pour que je l'amène avec moi, je la ferai bien élever et instruire, et je vous donnerai ma terre et ma maison." Quand on est pauvre, que peut-on faire! "Pauvre enfant, que fait le père, tu seras bien plus riche et heureuse avec le

¹ Les numéros de la troisième série font suite à ceux des séries publiées les années dernières, dans *The Journal of American Folk-Lore*.

² Ce conte et le suivant viennent de Joseph Bolduc ("*Barras*"), de Saint-Victor, Beuce, qui les apprit, dans son enfance, de vieillards du voisinage. Comme ils ne furent pas recueillis sous dictée, la transcription en est assez libre.

³ Pour "propriété, bien."

fil du roi qu'avec nous; va donc!" Le fils du roi met la belle petite fille dans son carrosse et il file.

Rendu à son château, il dit à sa servante: "Tiens, une petite fille que j'ai prise comme l'enfant de la maison. Aies-en bien soin!" Il va ensuite à l'école et il recommande à la maîtresse de bien instruire la petite fille. La voilà qui va à l'école, apprend ses leçons. Il faut vous dire¹ qu'elle était heureuse!

Au bout d'une couple d'années, elle était grandette et belle, mais belle! Un beau matin, le fils du roi lui dit: "Viens ici un peu, dans ma chambre; je veux te parler. Je t'ai amenée de chez tes parents, qui étaient bien pauvres; j'ai eu soin de toi; je t'ai fait instruire. Aujourd'hui, je veux t'épouser. Qu'en dis-tu?" — "Ah! monsieur le roi, vous voulez rire de moi. Un fils de roi, c'est pas pour une fille comme moi." — "Je t'aime, je veux t'avoir pour ma femme. Si tu veux, nous allons nous marier aujourd'hui." — "Je suis bien la fille la plus chanceuse du monde! Il ne pourrait jamais rien m'arriver de mieux." Et ils se marient le même jour; font une petite noce, mais bien tranquillement.

Au bout de cinq ou six mois, le fils du roi en se levant dit à sa femme: "Ma femme, aujourd'hui, nous allons voir tes parents." — "Ah! mon mari, c'est-il possible que vous vouliez aller voir de si pauvres gens?" — "Oui, tu ne les as pas vus depuis trois ans. Je vais faire atteler mes quatre chevaux à mon carrosse et nous allons partir tantôt."

Comme ils passent dans une petite coulée,² ils voient à terre une belle serviette. "Mon mari, laissez-moi ramasser cette serviette." — "Mais, ma femme, des serviettes, nous en avons en quantité chez nous." — "Laissez-moi la ramasser pour l'emporter en présent à mes parents qui sont si pauvres." Le mari se baisse pour ramasser la serviette. Qu'est-ce qu'il y avait dessous? Une vieille bonne-femme, qui lui saute à la gorge: "Épouse-moi ou je t'étrangle." — "Mais, bonne-femme, je ne puis pas, je suis déjà marié. Voyez ma femme assise dans ma voiture." — "Celle-là? Elle n'est bonne qu'à faire une servante. Épouse-moi ou je t'étrangle." La petite femme, qui entend tout cela, dit à son mari de céder, pour sauver sa vie. La fée — c'en était une — dit: "Toi, la petite femme, assieds-toi sur le siège d'arrière." Inutile de vous dire qu'ils ne se rendirent pas voir les parents de la petite femme, pour leur montrer la vieille fée.

Revenus au château, la fée envoie la jeune femme faire le train tout comme une servante, tandis qu'elle-même se fait la reine et la maîtresse partout. Au bout de sept ou huit jours, un beau matin,

¹ Dans le sens approximatif de: "Il va sans dire que...".

² Vallon.

la fée se lève en sacrant à tout casser: "Ça ne traînera plus comme ça; il faut que je me débarrasse de cette maudite servante! A neuf heures demain matin, je veux qu'on me la pendre." — "Mais, ma femme . . ." — "Il n'y a pas de mais. Va me *q'ri* quatre bourreaux pour lui arracher les deux yeux."

Les quatre bourreaux emmènent la jeune femme dans une forêt: "Aimez-vous mieux mourir ou vous faire arracher les deux yeux?" — "Seigneur, grand Dieu! quel triste sort! J'aime encore mieux me faire arracher les deux yeux." Les bourreaux lui arrachent les deux yeux, et la laissent là, assise sur une souche.

Au bout de quelque temps, elle se dit: "J'aime autant mourir en marchant; je trouverai peut-être quelqu'un dans le bois." Et elle se met à marcher, les deux mains devant le visage; marche, marche. Tout à coup, elle entend 'bûcher.'¹ Marchant un peu plus vite, elle crie: "Y a-t-il du monde ici?" L'homme qui 'bûchait' répond: "Oui, il y a un homme." — "Mon bon monsieur, pour l'amour du bon Dieu, amenez-moi chez vous." En voyant cette pauvre femme, la face toute couverte de sang, l'homme se met à pleurer: "Mais, pauvre dame, je ne puis pas vous amener avec moi; ma femme est plus mauvaise que le diable." — "Amenez-moi *pareil*; je mourrais de faim, dans les bois." L'homme attelle, met un peu de bois dans le fond de sa charrette, assied la femme au milieu et lui donne les *haridelles* pour se tenir.

Quand il arrive à la maison, sa femme sort à la porte: "Mais qu'est-ce que c'est, ça?" — "Ma femme, c'est une pauvre malheureuse que j'ai trouvée dans le bois." La maîtresse de maison, en voyant le pauvre visage couvert de sang, dit à la malheureuse: "Pauvre enfant, entrez dans la maison; nous allons vous soigner." Elle lui aide à descendre, lui donne la main, pour la conduire. Après l'avoir fait asseoir dans sa plus belle chaise, elle baigne ses plaies et lui donne à manger. Au bout de quelques semaines, la pauvre malheureuse 'achète' un beau petit garçon.

On l'élève 'au mieux,' en l'envoyant à l'école jusque vers l'âge de sept ans. Les autres enfants lui disaient: "Où est ton père? Où est ta mère? Si tu ne les connais pas, c'est donc que tu es 'un trouvé.'" Le petit garçon s'en va à sa mère en pleurant: "Maman, est-ce que j'ai un père et une mère comme les autres?" — "Oui, mon fils." — "Où est mon père?" — "Cela, je ne puis pas te le dire." — "Où est ma mère?" — "C'est moi, mon enfant." Voilà le petit garçon bien content de pouvoir répondre aux autres. Mais les gens qui l'élevaient et qui avaient si bien soin de sa mère étaient pauvres, et il était mal habillé. Les enfants de l'école criaient: "Guenillou, guenillou!" En colère, le petit garçon retourne trouver sa mère:

¹ Ce mot, au Canada, signifie particulièrement "abattre des arbres."

“Maman, je ne vais plus à l'école.” — “Mais, pauvre enfant, que vas-tu faire?” — “Je vais chercher mon père.” — “Tu ne le trouveras jamais; il est remarié à un vieille fée qui m'a fait crever les deux yeux et qui t'empêchera de le rejoindre.” — “Maman, je vais aller trouver mon père et vous venger de la vieille fée.” — “Bonne chance, mon pauvre enfant!”

Le lendemain matin, après que sa mère lui ait donné deux petites galettes, l'enfant part; marche, marche. Rendu à la *brunante*, il voit un vieillard qui ‘bûche’ à la porte de sa cabane. “Bonjour, grand-père!” — “Bonjour, mon enfant! Où t'en vas-tu donc?” — “Ah! grand-père, j'ai un long voyage devant moi: je cherche mon père.” — “Comment s'appelle-t-il?” — “Je ne sais pas; il est marié à une vieille fée qui a fait arracher les deux yeux de ma pauvre mère.” — “Je sais de qui tu veux parler. Laisse-moi faire; tu m'as l'air d'un bon enfant; je vais t'aider.” Il donne à souper au petit garçon, le fait coucher, lui donne à déjeuner. “Maintenant, voici deux petites galettes que tu mangeras en pensant à moi. Prends le chemin que tu vois devant toi, marche tout droit jusqu'à ce que tu arrives à une grande ville, où tu verras un beau château jaune; c'est là que ‘reste’ ton père. Tu frapperas à la porte; ton père ouvrira sans te reconnaître. Demande-lui de te prendre comme l'enfant de la maison. S'il ne veut pas, *tourmente* un peu, et tu verras. Bonne chance, mon garçon!”

Part, marche, marche. Rendu à la fourche des quatre chemins, il s'arrête et mange une petite galette, ensuite reprend son chemin. En arrivant à la ville, il tourne à gauche et voit un beau château tout jaune, reluisant au soleil. “Bon! c'est là.” Pan, pan! “Qui est là?” — “Monsieur le roi, c'est moi, un pauvre enfant; voulez-vous me prendre comme l'enfant de la maison?” — “J'ai déjà un domestique, c'est assez; va-t-en!” — “Cher bon monsieur le roi . . .” — “Voyons, que dit la fée sa femme, toi qui es roi, fais donc un bon coup, une fois.” — “C'est bon, entre!” Le petit garçon est bien content: ça commence bien!

Pendant cinq ou six mois, tout marche (comme) sur des roulettes. Un beau matin, voilà la fée en colère, qui sacre, jure, et casse tout dans la maison. “Je veux me débarrasser de ce petit garçon-là. Demain matin, à neuf heures, je veux qu'il soit pendu, s'il ne m'a pas ramené le cheval à barbe grise.” Voilà notre ami bien en peine, lui qui n'a jamais entendu parler du cheval à barbe grise. Il part et retourne trouver le vieillard, qui ‘bûchait’ toujours à la porte de sa cabane. “Bonjour, grand-père!” — “Bonjour, mon garçon! Comment t'arranges-tu?” — “Bien tristement; la reine veut me faire pendre demain matin à neuf heures si je ne lui ramène pas le cheval à barbe grise.” — “Ne prends pas de peine, je vais t'aider. Viens manger et dormir.”

Le lendemain matin, au petit jour, le vieillard donne au garçon deux petites galettes: "Prends le premier tournant devant toi. Quand tu auras faim, mange une petite galette en pensant à moi. Marche jusqu'au champ tout clos en fer. Là, tu verras vingt-cinq lions de garde, les animaux les plus féroces de la terre; l'étable qui renferme le cheval à barbe grise est de l'autre côté. En mettant le pied dans le champ, pense à moi, et aie bien soin de ne pas faire de bruit. En entrant dans l'étable, tu verras un mors de bride en argent; ne le prends pas. Il y en a, ensuite, un en cuivre; ne le prends pas, ça rendrait le cheval trop gaillard. Mais tu prendras le troisième, qui est en bel acier; tu le mettras dans la gueule du cheval que tu selleras; et tout ira bien."

Le petit garçon suit les directions à la lettre. En mettant le pied dans le champ, il pense au vieillard, et tous les lions s'endorment. Sur la pointe des pieds il passe jusqu'à l'écurie, trouve les trois mors de bride, prend le mors en acier, selle le cheval à barbe grise, et saute dessus. Le cheval piaffe, et voilà les vingt-cinq lions réveillés. Mais mon garçon donne un coup de chapeau à son cheval, qui saute par-dessus la clôture. Les voilà qui filent comme le vent.

A huit heures et demie, ils étaient rendus à la porte du château jaune. "Madame la reine, venez remiser votre cheval à barbe grise." — "C'est-il possible que tu aies pu le voler aux vingt-cinq lions de garde? Tu as bien du talent, mon petit gars."

Pendant quinze jours, la reine est douce comme un agneau. Au bout de ce temps, un beau matin, elle se lève dans une colère effrayante; elle casse tout dans la maison. "Mais qu'est-ce que tu as encore?" — "Il y a que je veux faire pendre ce *guenillou*, demain matin à neuf heures, s'il ne me ramène pas le château de cristal, qui est au-dessus de la mer verte, pendu par trois chaînes d'or." Voilà le petit garçon bien en peine. Il va retrouver le vieillard qui lui a déjà tant aidé.

En arrivant, il le trouve encore à la porte de sa cabane, qui 'bûchait.' "Bonjour, grand-père!" — "Bonjour, mon enfant! Qu'est-ce qu'il y a encore?" — "Ah! grand-père, me voilà bien mal pris; la fée veut me faire pendre demain matin, à neuf heures, si je ne lui rapporte pas le château de cristal pendu au-dessus de la mer verte par trois chaînes d'or." — "Ne prends pas de peine, mon garçon; je vais t'arranger ça. Viens manger et dormir."

Le lendemain matin, au petit jour, le vieillard donne au garçon deux petites galettes: "Prends le chemin qui est devant toi et marche tout droit jusqu'à ce que tu trouves la mer verte. Là, en face, tu verras le château de cristal pendu deux arpents au-dessus de la mer verte par trois chaînes d'or. Dans ce château, il y a trois filles à marier qui sont des fées. Elles font croire aux garçons qu'elles vont

les faire entrer en les tirant par une corde, mais quand ils sont dans l'air, elles coupent la corde pour qu'ils se noient. A toi je vais donner un petit canot fait *avec* du papier, pour que tu puisses le plier et le mettre dans ta poche, un petit aviron de bois et un violon. En arrivant à la mer verte, tu nageras jusqu'au château, où tu verras les trois demoiselles qui se promènent sur la *galerie*. Avant de te mettre la corde autour du corps pour monter les trouver, fais leur promettre de ne pas la couper, parce qu'elles tiennent toujours leur promesse. Pense à moi en mangeant tes deux petites galettes."

En arrivant à la mer, le garçon déplie son beau petit canot, et avec son aviron de bois, nage, nage sur la mer verte jusqu'au château de cristal. En arrivant, il voit les trois demoiselles qui se promènent sur la *galerie*. "Bonjour, monsieur! Qu'est-ce que vous voulez?" — "Je suis garçon et je cherche à me marier!" — "C'est bon, vous allez venir nous en parler." — "Mes bonnes demoiselles, je ne viendrai que si vous promettez de ne pas couper la corde en me tirant jusqu'à la *galerie*." — "Nous promettons." Elles lui jettent la corde, qu'il attache autour de sa taille, et elles le tirent jusqu'au haut. Quand il est rendu là, les trois fées se mettent à lui demander laquelle des trois il veut épouser. Il choisit la plus jeune, qui était la plus petite. Les mariages se font vite dans ce pays; en disant: "Marions-nous!" les voilà mariés. Les fées, *c'est fort!* Comme elles le désirent, une belle table bien *gréée* paraît, et la noce se fait.

Le garçon dit: "Maintenant, il faut nous divertir; nous allons danser; je joue bien du violon." — "Mais nous ne savons pas danser." — "Ça ne fait rien; je joue si bien que toute le monde danse en m'écoutant. Mais ma petite femme ne dansera pas; j'aime mieux qu'elle s'assève à côté de moi." Et il se met à jouer: *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* "Arrête, arrête, nous sommes fatiguées." *Hé zing zing zing, hé zing zing zing, hé zing zing!* Voilà les deux fées tombées à terre, sans connaissance. Le garçon les saisit par la taille et les jette à la mer: *vlan, vlan!* noyées toutes les deux. "Mais, mon mari, pourquoi as-tu jeté mes sœurs à l'eau?" — "J'avais peur qu'elles mettent le désaccord dans notre ménage; nous serons bien plus heureux seuls ensemble." — "C'est bon! veux-tu visiter mon château?" — "Oui!"

Elle lui montre six belles chambres. Arrivés à la porte de la septième: "Celle-ci, ce n'est pas la peine de la montrer." — "Ouvre la porte, que je voie." — "Elle est pareille aux autres." — "Ma petite femme, laisse-moi entrer, je t'en prie!" — "C'est bon; viens!" Elle ouvre la porte d'une belle chambre. Au milieu il y avait une table où était perchée une corneille qui gardait une corbeille; dans la corbeille se trouvaient deux beaux yeux. "Mais qu'est-ce que je vois, là?" — "Il faut que je te dise, mon cher mari, que nous étions

quatre sœurs, fées: deux que tu viens de noyer et une autre qui a fait arracher ces yeux à la femme du fils du roi, qu'elle a ensuite épousé." — "Ah! ah!" — "Cette corneille, c'est la vie de ma sœur; si tu lui cassais les pattes, tu casserais les jambes de ma sœur; si tu lui tordais le cou, tu tordrais le cou de ma sœur." — "Ah! ah! c'est bien drôle pour moi, toutes ces histoires-là. Et la petite manivelle à côté de la table, qu'est-ce que c'est?" — "C'est la manivelle qui transporte le château où je veux; je tourne trois tours à droite en disant: 'Château, va à telle place,' et aussitôt le château y est rendu." Imaginez si notre garçon écoutait tout cela avec attention; il avait bien compris que c'étaient les yeux de sa mère qui étaient dans la corbeille.

En descendant l'escalier, il dit: "Ma petite femme, les yeux qui sont dans la corbeille, y aurait-il moyen de les poser de nouveau?" — "Oui, si quelqu'un les remettait sous leurs propres paupières avec amitié, la femme verrait encore avec des yeux de quinze ans." — "Bonne chose à savoir! A présent, amusons-nous, dansons!" — "Mais je ne sais pas danser." — "Je joue si bien du violon qu'en m'écoutant, on sait danser." — "Mais j'ai peur que tu me noies comme mes deux sœurs." — "Pas de danger, ma petite femme, je t'aime bien trop pour cela!" — "C'est bon!" Le voilà qui se met à jouer: *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* "Arrête, arrête, je suis fatiguée." *Hé zing zing zing, hé zing zing zing!* La petite femme tombe à terre, sans connaissance. Son mari la saisit par le bras et la jambe et la jette, vlan! à l'eau. Aussitôt, il monte en courant à la chambre de la manivelle, tourne trois tours: "Château, va devant la maison de mon père." Du coup il se trouve rendu. Comme c'est la nuit, il s'assure seulement qu'il est bien rendu à la bonne place; puis il se couche et s'endort.

Le lendemain matin, le roi se lève, sort dehors. Qu'est-ce qu'il voit? Le beau château de cristal suspendu dans les airs par trois chaînes d'or. "La reine, viens vite voir!" Elle sort à la course: "Mais c'est-il bien possible que ce soit le château de cristal pendu dans les airs par trois chaînes d'or? Ce petit garçon-là a bien du talent." Comme elle disait cela, le garçon sort sur sa *galerie*: "Bonjour, le roi! bonjour, la reine!" — "Bonjour, mon garçon!" — "Monsieur le roi, entrez donc dans mon château." Le roi entre: "Monsieur le roi, savez-vous qui je suis?" — "Oui, tu es le petit garçon que j'ai engagé comme l'enfant de la maison." — "Non, monsieur le roi; je suis votre propre fils. Vous rappelez-vous de ma pauvre mère à qui votre deuxième femme a fait arracher les yeux?" — "Oui, je m'en rappelle trop bien; elle est morte dans les bois." — "Non, elle n'est pas morte; c'est elle qui m'a élevé, avec de pauvres gens qui nous ont toujours bien traités. Venez avec moi." Ils montent

dans la septième chambre: "Voulez-vous que je nous venge de la fée?" — "Ah oui!" Le garçon saisit la corneille, lui casse les deux pattes et lui tord le cou. En même temps, ils entendent 'beugler' la bonne-femme, dans l'autre maison. Ils courent voir et la trouvent morte.

Le roi fait alors atteler par ses valets ses quatre chevaux à son carrosse; le garçon met les yeux de sa mère dans une petite boîte qu'il emporte dans sa poche; et les voilà partis, cherchant l'homme qui 'bûchait' dans l'abatis.

En arrivant, le roi veut entrer tout de suite: "Attendez un peu, mon père; je vais entrer le premier." Il entre: "Bonjour, ma mère!" — "Ah! cher enfant, c'est donc toi?" — "Oui, ma mère, j'ai trouvé mon père, et je suis venu vous poser les yeux." Il s'avance, lui ouvre les paupières et remet avec amitié les yeux dedans les paupières. Aussitôt, la mère voit avec des yeux de quinze ans. Le roi entre, embrasse sa femme, et je vous laisse penser s'ils étaient contents tous ensemble. "A cette heure, nous allons payer les gens qui ont eu si bien soin de vous. Mes amis, combien demandez-vous pour tout votre *trouble?*" — "Monsieur le roi, ce n'est rien." Mais le roi leur laisse quelques cents piastres en récompense, et il repart avec sa femme et son fils. En arrivant chez lui, il fait mettre un table garnie de toutes sortes de beaux plats, de belles viandes. Ils firent un grand repas, mais moi, ils ne m'invitèrent pas.

80. LE PETIT JARDINIER. ¹

Il est bon de vous dire qu'une fois il y avait un roi qui avait un fils unique.

Ce fils lui dit, un beau jour: "Mon père, je voudrais voyager sur la mer, faire le trafic." Le roi lui grée un beau bâtiment, le charge de beau drap, de belles soieries.

Au bout de quelques jours de marche sur l'eau, il arrive chez une reine veuve. Comme il accostait *au* quai, la reine, en grande politesse, vient lui offrir de loger chez elle. Cette reine avait un fils unique de quinze ans, qui n'avait jamais vu de bâtiment. L'autre prince lui dit: "Venez faire la visite de mon bâtiment." Les voilà qui y vont tous les deux. Le petit garçon trouvait tout ça bien beau: "Mais faites donc marcher votre bâtiment un peu, que je fasse un petit tour." — "Oui!" Après avoir fait un tour, le petit garçon dit: "Maintenant, c'est assez. Ramenez-moi chez ma mère." — "Mon petit garçon, tu parles bien, tu est bien fait, j'ai envie de t'amener avec moi." — "Monsieur, je vous ai pris pour un gentilhomme, mais je vois bien que vous êtes une canaille; reconduisez-moi tout de

¹ Cf. note accompagnant no 79.